

Page 40 : Cinq sur cinq / Pièces rapportées
Page 41 : On y croit / Mush
Page 42 : Casque t'écoutes? / Frédéric Beigbeder

MUSIQUE

La chanteuse sahraouie Dighya Mohammed Salem, à Paris en décembre. PHOTO CHRISTOPHE MAOUT

Sons d'exil



Par
AGATHE MOREAUX
Photo **CHRISTOPHE MAOUT**

Devant un ancien centre d'accueil d'urgence du XII^e arrondissement, une grappe d'hommes tourne en rond en attendant l'ouverture. «*Nous traitons en priorité l'urgence : un toit, de quoi subsister, inscrire les enfants à l'école... avant de nous concentrer sur leurs besoins liés à leur pratique artistique*», explique Ariel Cypel, un des deux fondateurs de l'Atelier des artistes en exil. Certains arrivent ici complètement effondrés et souvent traumatisés.»

«Des influences mutuelles»

C'est le cas de Dighya Mohammed Salem, chanteuse originaire du Sahara occidental, qui a vécu la majorité de sa vie dans des camps en Algérie avant de se décider à rejoindre la France en 2018. «*Elle s'est présentée à nous en grande détresse et a retrouvé son humanité quand elle a commencé à chanter. Ensuite, un groupe s'est créé autour d'elle : un bassiste et un guitariste sahraouis qui la connaissaient, et un percussionniste soudanais qui les a rejoints.*» Chanteuse depuis son adolescence dans une famille conservatrice étrangère à la musique, elle est devenue une musicienne reconnue par la communauté sahraouie très largement répartie dans des camps installés dans le sud du Maroc et en Algérie, sur des terres dont ces pays revendiquent la possession. La chanteuse s'est alors engagée pour la défense de l'identité sahraouie, qu'elle fait vivre en chansons avec les textes de

poètes et des airs traditionnels. Dighya Mohammed Salem fait partie de ces nombreux artistes en exil accueillis par l'association parisienne. «*Ces locaux ne sont pas adaptés pas à nos besoins. Ce sont ceux d'un ancien refuge appelé l'Aurore, nous sommes ici en attendant un autre lieu, où on trouvera des studios individuels et des salles de répétition.*» La pièce, tout en longueur, est sobrement meublée. Une petite salle adjacente fait office de studio et de bureau, mais la place, exploitée au maximum, manque. «*Avec Judith Depaule, avec qui j'ai créé l'association, nous pensons que nous faisons actuellement face à une crise de l'hospitalité, et non à une crise migratoire comme on le dit souvent*», explique Ariel Cypel. En 2015, nous dirigeons le théâtre Confluences, à Paris, où nous avons déjà hébergé des artistes exilés, ce qui nous a permis de mesurer leurs difficultés. Quand il a fermé, nous avons cherché d'autres moyens de les accueillir, et c'est ainsi que l'association est née.» Agées d'une quarantaine d'années, les directeurs sont tous deux auteurs et metteurs en scène, Judith Depaule est aussi à la tête de la compagnie de théâtre Mabel Octobre. «*Être en exil signifie être dans l'impossibilité de retourner dans son pays, par crainte de représailles ou parce que la situation y est trop instable. D'autant que dans certains pays le statut d'artiste n'est souvent même pas reconnu*», poursuit Ariel Cypel. A l'Atelier, les artistes trouvent une oreille attentive dès leur arrivée. A sa création, en septembre 2017, l'association accueillait 30 personnes, elle en aide aujourd'hui environ 250 de 45 nationalités différentes, de tous horizons artistiques, de

l'écriture de scénarios aux arts plastiques en passant par la danse. Parmi eux, une cinquantaine de musiciens. Aide juridique, psychologique, sociale, cours de français, soutien artistique, travail d'agent, attribution de salles, d'ateliers, et organisation de *workshops* : l'association est sur tous les fronts et jouit de solides appuis institutionnels. Financée par les ministères de la Culture et des Affaires étrangères, tout en étant très soutenue par la Ville de Paris et quelques fonds privés utilisés en aides d'urgence ou en bourses à destination des artistes, elle affiche un budget annuel de 600 000 euros (850 000 espérés en 2020). Les 10 salariés, épaulés par 180 bénévoles, aident les artistes exilés en leur permettant de se bâtir un réseau et en les guidant dans le système français.

Performances déclarées

Christian Rinaudo, enseignant-chercheur en sociologie-anthropologie à l'université Nice-Côte d'Azur et directeur du programme de recherche «Création en migration», est l'un de ces bénévoles : «*Dans le cadre d'une délégation au CNRS, je suis venu trois mois en immersion au sein de l'association. Je suis moi-même musicien, producteur, et j'ai un studio. Au sein de l'atelier, j'ai orienté mes recherches sur les liens et les influences mutuelles entre les trajectoires migratoires et les trajectoires artistiques des musiciens présents.*» Il entend aujourd'hui créer un label, Musiques d'exil, et des résidences pour enregistrer singles et compilations à diffuser sur plateformes musicales.

Chaque année, l'association organise le festival Visions d'exil (la der-

nière édition a eu lieu en novembre 2019), où sont invités des artistes sensibles aux problématiques de l'exil. «*L'association m'a apporté une aide financière et la possibilité de me produire*», explique Chancel, bassiste, directeur artistique et compositeur venu de la république démocratique du Congo. Grâce à l'organisation de performances systématiquement rémunérées et déclarées pour les artistes de l'Atelier, il a commencé à gagner sa vie en France. Le jeune homme d'une trentaine d'années, qui se produit sous le nom de Mass Bass, a dû fuir son pays. En RDC, il appartenait à plusieurs formations musicales, dont Lexxus Legal, qui fait du rap politique. Le groupe a gagné en exposition médiatique et même donné quelques concerts en Europe. «*C'est à ce moment-là que j'ai commencé à recevoir des visites d'agents de l'Etat. Considéré par les autorités comme un meneur, j'ai subi des pressions énormes.*» En 2015 à Kinshasa, l'arrestation massive d'une trentaine d'artistes a été comme un coup de semonce : «*Tout mon groupe a été arrêté. Nous avons été pris chez nous. J'ai compris que c'était ça, les vrais ennuis.*» De ses multiples emprisonnements, Chancel garde un bégaïement qui s'efface totalement lorsqu'il chante. L'élection, fin 2018, de Félix Tshisekedi à la présidence ne le rassurant guère, il a fui la RDC : «*Ce que je vois du Congo aujourd'hui me fait penser que rien n'a changé.*»

J'ai dû partir en laissant toute ma vie

Pour certains, le fait même de se produire en France devient un acte politique. Nassima Shavaeva, chanteuse ouïghoure kazakhe de 35 ans, est arrivée en 2015 avec son mari et ses enfants. Au-delà d'une forme de pudeur, celle qui ne met pas de mots sur les pressions et les faits dont elle a été victime cherche à protéger ses proches restés sur place, qui continuent de faire vivre la culture ouïghoure. Car le risque est énorme pour cette population musulmane dont on connaît mieux les persécutions au Xinjiang, en Chine, qu'au Kazakhstan, où elle est pourtant très présente. La jeune femme, issue d'une dynastie de musiciens, chante en russe, en kazakh, en ouzbek et en anglais. Depuis ses 5 ans, elle se produit dans des formations ouïghoures. «*J'ai dû partir en laissant toute ma vie. Arrivée ici, je me suis rendu compte qu'il fallait faire connaître mon peuple et sa situation. Là-bas, il y a des artistes qui continuent de jouer, mais ils chantent seulement l'amour et la vie, sans pouvoir tenir de propos politiques.*» L'éradication de cette population par les autorités kazakhes, en cheville avec la Chine, a commencé par les représentants de la culture ouïghoure. C'est pour sauvegarder ce patrimoine que la jeune femme, qui coiffe sa tête d'un chapeau traditionnel pour les photos, travaille à la création d'un groupe, l'Ensemble européen ouïghour, composé de musiciens et de danseurs issus de la diaspora. Nassima Shavaeva entend faire connaître cette musique à la

structure similaire à celle de la musique arabe traditionnelle, teintée de sons asiatiques. L'Atelier des artistes en exil est aussi pour les musiciens un lieu de rencontre et de partage, comme pour Mamadou Waly Saho et Yacouba Konaté. Ce dernier, originaire de Côte-d'Ivoire, est devenu chanteur sur la route de l'exil. A partir de ses textes, les deux hommes ont monté un

Une association pour panser l'exil des musiciens

A Paris, l'Atelier des artistes en exil accompagne près de 250 artistes réfugiés, dont une cinquantaine de musiciens. Au-delà de l'aide d'urgence, ce lieu de rencontre et d'échange leur permet peu à peu de reprendre pied dans leur métier.



spectacle. Waly Saho est percussionniste et joue du djembé, de la calebasse, du cajón... Né à Créteil mais rentré avec ses parents en Gambie à l'âge de 4 ans, il est revenu en France à 20 ans, en 2014, après un long périple qui l'a fait traverser la Libye et l'Italie. «Pendant le voyage, sans instrument, je jouais dans ma tête et j'écoutais beaucoup de musique. Arrivé en France, j'ai d'abord observé,

et la musique est revenue en participant à des jam-sessions dans un bar de Ménilmontant. Après, j'ai enchaîné les collaborations et les concerts.» Aujourd'hui, le jeune homme travaille dans des écoles, où il anime des ateliers et transmet son amour de la musique. Waly Saho, qui envisageait une carrière dans le football, est désormais «dans l'équipe de la musique, jusqu'à la mort». ◆

De gauche à droite : le Congolais Chancel «Mass Bass», la Sahraouie Dighya Mohammed Salem, le Franco-Gambien Waly Saho et la Ouïghoure kazakhe Nassima Shavaeva, à Paris en décembre.